

par Pierre GISEL

*professeur d'histoire
des théologies,
des institutions et des
imaginaires chrétiens,
Faculté de théologie et
de science des religions
de Lausanne (Suisse)*

Courrier des lecteurs

Quelle théologie ?

***Quelques thèses décalées
pour aller plus loin,
en réponse à
Shafique Keshavjee***

Dans le numéro 98 de 2010 de la Revue *Hokhma*, Shafique Keshavjee publie un texte intitulé « Vers une société sans théologie ? Quelques thèses ». Ce qui suit est une réaction. Partielle. Et qui vaut décalément. Une réponse et la cristallisation d'un désaccord.

Ma réaction se donnera selon trois temps. D'importance diverse et de longueur inégale. Un point d'« affect » pour commencer. Assez personnalisé. Un bref retour, ensuite, sur ce qui a durement occupé, ces dernières années, les Facultés de théologie d'origine protestante en Suisse romande. La reprise, enfin, de quelques questions de fond. Le troisième temps est le plus important bien sûr, et le seul décisif. Mais, concrètement, il m'a paru nécessaire de passer par les deux autres, ne serait-ce que pour lever quelques malentendus.

I. Une mise au point en forme de protestation

L'origine du présent texte est une protestation. Quasiment la demande d'un « droit de réponse ». Sur deux points.

En thèse 6, p. 79, Shafique Keshavjee me met directement en cause. Au titre d'une prétendue « évolution » (qu'il y ait évolution, cela se discute, et j'ai au moins l'impression, subjectivement, d'une très grande continuité). Je viserais une « théologie déthéologisée ». La formule apparaissait déjà dans son livre *Une théologie pour temps*

de crise, de 2010¹, et elle est donnée là entre guillemets. Comme si elle venait de moi.

Une « théologie déthéologisée », je ne vois pas ce que l'expression pourrait bien vouloir dire. Comme je l'ai déjà signalé ailleurs, elle me paraît aussi hors-sens que de dire qu'on voudrait « lyophiliser l'eau ». Je pense – et espère ! – n'avoir jamais usé d'une telle expression² et, sur le fond, je n'entends d'aucune manière viser ni cautionner un programme de ce genre. Il viendrait brutalement en collision avec ce qui a fait – et fait – toute ma vie, tout mon travail et tous mes engagements !

Seconde protestation – toujours au titre d'un « droit de réponse » –, en lien avec la note 4 de la page 80. Pour rappeler que j'ai toujours défendu, par écrit et à bien des reprises, *plusieurs* modèles de Facultés. Légitimes et requis, tant *sur le fond* qu'*au vu de notre situation socioculturelle contemporaine*. Un modèle articulé sur la « scène religieuse ». Et un autre, articulé sur une tradition donnée et la manière de la gérer, de la penser et de la faire évoluer, que cette tradition soit, par hypothèse, chrétienne, juive, islamique ou autre. Et, précisons-le, ce deuxième modèle me paraît requis et utile *aussi bien* pour chacune des traditions en cause *que* pour la société globale. Je l'ai écrit³, et non « dit oralement ». J'ai peu goûté ce dernier adverbe, choisi par Shafique Keshavjee, à un moment où je suis accusé par le Conseil synodal de l'EERV, de manière injuste et incompréhensible, de tenir un « double langage »⁴, alors que je suis celui qui me suis le plus livré

¹ Précisons au passage un point : dans ce livre, Shafique Keshavjee met en question une dérive de la Faculté de Lausanne en direction des sciences des religions et, comme dans l'article ici discuté, m'en impute la responsabilité. Mais si le livre a été l'objet d'une médiatisation liée à la démission de l'auteur de son poste professoral, la dérive incriminée n'a pas touché Genève, et c'est pourtant bien de Genève qu'il démissionne...

² Il a dû y avoir extension – indue –, à partir de ce que j'ai pu écrire à propos de ce qui devait caractériser une manière d'organiser une Faculté dédiée au religieux, mais articulée à sa scène globale (cf. mon « Place, fonction et forme de la théologie », *Recherches de science religieuse*, 96/4, 2008, pp. 503-526, ici pp. 524-526), une scène que ne saurait surplomber la question de Dieu – fût-ce pour le nier –, cette question ne déterminant que *certaines* formes du religieux (sur ce point, cf. mon « De Bultmann à aujourd'hui. Ou d'un déplacement quant à la question de Dieu », *Foi et Vie*, 2010/1, pp. 89-103, ici pp. 95-101).

³ Pour exemples : mon texte destiné au synode de l'EERV du 6.11.2010, p. 4 (qu'on peut se procurer via Pierre-Gisel@unil.ch), avec référence à deux de mes livres de 2007 ; ou « Entretien », *Lumière et Vie*, N° 281, janv.-mars 2009, pp. 5-17, ici p. 17 (par ailleurs, j'avais déjà signalé ce rectificatif à Shafique Keshavjee par mail du 6 mai 2010).

⁴ « Prise de position du CS au Synode du 06.11.10 ».

à des explications écrites, par définition lisibles de tous, me montrant plus clair (moins « surfant ») que mes prédécesseurs. Je ne sais en outre pas où Shafique Keshavjee a pu voir que la manière de travailler liée au deuxième modèle serait, pour moi, « légitime à condition qu'elle soit localisée *ailleurs* ».

On peut avoir à bon droit des avis différents. Sur ce qui nous requiert. Sur ce qu'est la théologie. Sur les modèles institutionnels à proposer. Mais la discussion – divergences comprises – ne sera fructueuse que si, au départ, les positions ne sont pas présentées fautivement. Au passage, ajoutons ceci : pourquoi la présentation a été et est fautive est une question qui mériterait à mon sens interprétation et réflexion. Elle est en effet trop fréquente (Shafique Keshavjee n'est pas ici le seul, même si les expressions peuvent varier) pour être le fait du hasard. On est probablement, plutôt, dans l'ordre du symptôme.

II. Bref retour sur une séquence récente

Je l'ai dit et écrit ailleurs, la Faculté de théologie de Lausanne devait bouger. Et assez fortement. Sans quoi, vu les chiffres pour commencer, qui transcrivent une donne sociale et historique⁵, sa « Section de théologie » allait être repliée sur Genève, et sa « Section de sciences des religions » probablement éclater, des éléments s'en retrouvant en Lettres, d'autres en Sciences sociales et politiques. La seule question était : *comment* évoluer et en *visant quoi* ?

Shafique Keshavjee signale heureusement, toujours dans la note 4, que j'avais « milité pour un autre modèle d'ensemble ». J'assume – sinon, je ne serais pas devenu doyen – le modèle auquel nous sommes parvenus, qui n'est ni celui que j'aurais pu espérer, ni celui qui était visé par le décanat précédent, et qui aurait été catastrophique à mes yeux. Mes regrets en la matière sont exprimés sobrement (je devais être un Doyen plutôt réconciliateur après trois ans de guerre lourde, même si réconciliation ne veut pas dire compromis ni refoulement), en page 4 du texte déjà mentionné destiné au synode du 6 novembre 2010. Ils touchent essentiellement « le *chris-*

⁵ Deux fois et demie moins d'entrées en filière de théologie sur trente ans, alors que le nombre des étudiants de l'Unil a triplé ; en contrepartie, une explosion de la demande en sciences des religions : au départ du processus qui nous a occupés, 15 à 20 fois plus d'entrées en filière d'histoire et de sciences des religions en Faculté des Lettres (certes pour une part de leurs études et non pour l'ensemble, mais qui peut être la filière principale, avec mémoire) qu'en théologie dans notre Faculté, sans compter une « mineure » de sciences des religions en Faculté de SSP, d'autres choses encore.

tianisme [comment le travailler et l'enseigner] et une part de ce que portait la *théologie* » qui n'ont, tous deux, « pas vraiment trouvé place dans la nouvelle disposition »⁶. Sur ce double point, il y va d'une explication intellectuelle sur le : « d'où » vient-on ? et sur le : qu'est-ce qui nous en « arrive » ? Une double question qui touche, bien sûr, tant le christianisme que notre devenir sociopolitique et culturel d'ensemble. Et double point où il y a, pour le moins, panne. Incapacité et refoulement. Sur ce dernier sentiment, je suis en possible accord avec Shafique Keshavjee. Mais non au gré des mêmes diagnostics ni, bien sûr, n'ouvrant sur les mêmes thérapeutiques.

Un point doit être encore souligné, par-delà le fait qu'à Lausanne, pendant les trois ans en cause, il n'y a eu aucun vote, aucune décision ni posture stratégique, qui aient opposé « Section de théologie » contre « Section de sciences des religions », ou l'inverse, mais que toutes les alliances et tous les conflits ont été *transversaux* aux deux sections (un fait qui attend son interprétation et qui est lourd de divers déplacements socioculturels larges, le plus souvent inaperçus) : ce qui était visé et que j'ai dit ci-dessus catastrophique, la plupart des décisions concrètes incriminées aussi, n'ont pas d'abord été le fait de représentants des sciences des religions, comme tend à le faire accroire le camp se voulant ou étant reconnu comme le camp chrétien – et que reprend la thèse 12 de Shafique Keshavjee –, mais des représentants du camp chrétien. C'est là une donne qui ne peut que susciter interrogation. Et c'est elle qui m'a le plus surpris, voire désarçonné, même si j'ai bien sûr quelques hypothèses de travail à ce propos, mais qui ne sont pas positives concernant le christianisme aujourd'hui.

III. De quelques questions de fond

Nous devrions en principe être d'accord, Shafique Keshavjee et moi, qu'il n'y a pas à cautionner, à simplement suivre et à chanter unilatéralement les louanges d'un processus de « sécularisation ». La société contemporaine est de fait plus complexe que ce que signale habituellement un tel processus : elle *produit* en effet du religieux, spécifique, et, plus profondément, de nouvelles dispositions socio-culturelles selon *discontinuités* et non selon processus *linéaires*⁷. Au surplus, la société contemporaine me paraît être la proie d'une homo-

⁶ Pour plus, voir le texte lui-même, qu'on peut aussi se procurer via Pierre-Gisel @unil.ch.

⁷ Shafique Keshavjee le signale à sa manière en thèse 1, même si le début de sa thèse 4 n'est pas strictement homogène.

généisation rampante qu'on peut – doit – considérer comme désastreuse. Je marque ici l'accord possible – ce qui, encore une fois, ne veut pas dire mêmes diagnostics, ni mêmes thérapeutiques –, bien que Shafique Keshavjee ait pu interpréter et présenter, dans son livre déjà mentionné, ma position comme s'inscrivant dans le processus de sécularisation incriminé (ce qui, tel quel, est absurde, et passe entièrement à côté de ce qui est en cause⁸).

Par-delà le double décalage qui doit être marqué par rapport à la mise en avant d'un simple processus de sécularisation – insuffisant à *décrire* ce qui se passe réellement et *aveugle* à certains *effets pervers* inscrits au cœur du contemporain –, j'aimerais reprendre quelques questions de fond en lien avec le texte de Shafique Keshavjee.

1. *Neutralité des savoirs et convictions subjectives*

Le texte de Shafique Keshavjee joue beaucoup sur le couple : neutralité des savoirs et convictions subjectives⁹. Pour valider le second pôle.

Pour ma part, je milite pour un *déplacement*, qui permette de réfléchir à ce *couple même*, malheureusement trop typique de notre présent social et culturel, où l'on tend à ne connaître, en termes de savoirs, que ce qui a neutralisé l'humain et le social, abandonnant le reste aux « jugements de valeur », ce qui veut dire ici choix subjectifs et arbitraires (des « convictions »...), laissés à tolérance, mais dont on ne sait même plus décrire des processus, typologiser des constellations, montrer et penser des enjeux ou des problèmes, ouverts. Il y a à opérer un déplacement du couple en cause, pour remettre sur le métier *chacun de ses deux pôles*.

En matière de « savoirs » liés aux sciences humaines et sociales – auxquelles émergent le religieux et les religions –, il convient de se mettre au clair sur les *méthodes* chaque fois engagées, les *mises en perspective*, les *théories* qui y sont à chaque fois liées, leurs histoires à chacune aussi. Ce qui n'est pas équivalent à « neutralité », « équidistance » ou « équivalence », pour reprendre certains des termes ici typiques de Shafique Keshavjee.

⁸ Pour un écart net de ma part à l'égard du processus de sécularisation tel qu'habituellement imaginé, cf. mon « Effacement de transcendance en société contemporaine », *Laval théologique et philosophique*, 62/1, 2011, pp. 7-23, ainsi que le collectif que j'ai édité avec Isabelle Ullern, *Le déni de l'excès. Homogénéisation sociale et oubli des personnes*, Paris, Hermann, 2011.

⁹ Le mot conviction apparaît d'ailleurs dans le sous-titre de son livre déjà mentionné, *Une théologie pour temps de crise*.

Réciproquement, le pôle dit de la « conviction » n'est pas à replier sur de la pure décision (de la foi ?) ou sur de l'engagement personnel. Pour le dire un peu vivement, la tradition théologique interne au christianisme historique a été l'occasion de riches réflexions problématisantes et différenciées sur le *croire*, ses distinctions à l'endroit des savoirs, son statut, ses modalités, ses formes, la « vertu » qui le sous-tend et les « vices » qui lui sont liés¹⁰. De ce que je vois et pense comprendre, quasiment aucun théologien des moments patristique ou médiéval n'aurait pu penser ce pôle en termes de conviction. Pour ma part, loin d'abandonner ce pôle, je me suis au contraire efforcé – significativement – de le reprendre, mobilisant à cet effet le Fonds national suisse de la recherche¹¹.

2. Une épistémologie théologique ?

A la lecture du texte de Shafique Keshavjee, un point doit à mon sens être éclairci. Renvoyant à la théologie, il est dit « épistémologique ».

A mon sens, il faut distinguer. Dans le travail théologique, les *méthodes* ne sont pas théologiques (mais historique en exégèse et en histoire du christianisme, et, effectivement, « formellement » philosophique, ou analogue, en systématique¹²). Ce qui est théologique – et qui se trouve effectivement en difficulté, en crise, refoulé, non ou peu pensé aujourd'hui – relève d'une *interrogation transversale* et de l'*ordre de problèmes* qui lui est lié. Hors de cette disposition, qu'on peut affiner, on est soit en confusion (qu'est-ce qu'une *méthode théologique* ?), soit en un fondamentalisme au plan des *contenus de savoirs*. Donc, pour moi, hors christianisme (historiquement parlant tout au moins).

¹⁰ Rappelons que « vice » et « vertu » sont les vocables ici utilisés en théologie médiévale (en héritage de l'Antiquité).

¹¹ Deux livres en ont résulté, *Les constellations du croire. Dispositifs hérités, problématisations, destin contemporain* (Pierre Gisel éd.), Genève, Labor et Fides, 2009, et Serge Margel, *La force des croyances. Les religions du livre au seuil de la modernité*, Paris, Hermann, 2009 ; je corrige actuellement les épreuves d'un troisième, *Le croire au cœur des sociétés et des cultures* (Pierre Gisel et Serge Margel éd.), Turnhout, Brepols (sous presse).

¹² Cf. la thèse 6 ; « matériellement », il y a, bien sûr, plusieurs manières de faire de la philosophie, ou de penser, comme il y a plusieurs manières de faire de l'histoire.

3. De la question du canon

Shafique Keshavjee plaide pour qu'on valide le moment du canon biblique (articulation des pp. 81-82). J'en tombe bien d'accord, et ai toujours soutenu une telle prise en compte. Mais il y a, là encore, à bien distinguer.

Stricto sensu, au I^{er} siècle et au début du II^e, moment de production d'une première littérature chrétienne, le canon n'existe pas, et il y a une littérature dont le caractère chrétien n'est pas contestable¹³, mais qui ne sera pas canonisée pour autant. La question du canon ne relève pas de la conviction ou de la confession (à bien plaire), mais de ce qu'*est* de fait, historiquement, le christianisme. Simplement, ce n'est pas, professionnellement, une question pour les exégètes, historiens de la première littérature chrétienne (même si chacun peut, mais *au niveau requis*, se prononcer sur cette question, comme sur d'autres). C'est une question qui touche ce qu'est le *christianisme*, donc, professionnellement, l'historien du christianisme et le systématicien. Que tel texte et non tel autre ait été *retenu*, que cela soit en telle *disposition* scripturaire globale et non en telle autre, ou que cela ait tel *statut* et telle *fonction* est constitutif. Là encore, en dehors de cette perspective – qu'on peut, également, affiner –, on est pour moi historiquement hors christianisme : hors l'institutionnalisation religieuse qu'il cristallise ; hors, aussi, – voire : du coup – ce qui le porte et ce qu'il porte.

4. De la théologie pratique

Shafique Keshavjee plaide pour une place nécessaire de la théologie pratique (p. 81). Pour moi également, il n'y a de travail théologique possible que si sont présentes plusieurs disciplines ou instances. C'était d'ailleurs la folie et l'aveuglement du projet de réorganisation prévu et appuyé par le décanat de Lausanne : un démantèlement de la théologie au profit de centres d'excellence séparés et autonomisés, selon une tendance universitaire et sociale générale désastreuse. Outre la théologie pratique : dissocier le biblique et la systématique (et l'éthique) notamment, ce qui aurait gravement mis à mal ce qu'il y a de meilleur dans le théologique, accouchant en outre, pour diverses raisons que je n'explicite pas ici, d'un monstre à

¹³ Sachant qu'une référence religieuse à Jésus ne suffit pas à en décider : il y a des textes gnostiques dans ce cas et bien d'autres, comme il y aura Mani, sans parler, plus tardif encore, du Coran.

Lausanne et d'un affaiblissement – voire d'une mort, à terme – de la Faculté de Genève. On a évité sur ces points le pire, et je m'en réjouis.

La théologie pratique dit l'interface avec la réalité présente, celle du religieux aujourd'hui et de ce qui arrive à son institutionnalisation, donc notamment ou tout particulièrement les Eglises. La théologie n'existe pas sans cette dimension, à bien comprendre et sur certains points à repenser, et étant entendu que n'est pas ici en jeu un champ d'*application*, mais qu'il y a *aller et retour*, continu et dialectique, d'une histoire passée à un présent, et d'un présent à une histoire passée, l'ensemble étant traversé – selon perspective propre, donc selon hétérogénéité¹⁴ – par une interrogation et un travail problématisants et réflexifs¹⁵.

5. D'une réduction à l'*intellectus fidei* et du christianisme à décentrer

Je me suis engagé pour une théologie non réductible à l'*intellectus fidei* (l'intelligence interne de ou à la foi) et pour un christianisme à « décentrer » (Shafique Keshavjee use à plusieurs reprises de ce vocabulaire).

Or, ce n'est pas là l'effet d'une position moderne, postmoderne, sécularisée ou libérale. Mais relève d'une posture centrale à ce que fut, là encore, historiquement le christianisme. A l'inverse, la réduction que je mets en cause est une thèse typique de la « théologie dialectique » (Barth et Bultmann notamment), voire d'une tendance évangélique non fondamentaliste qui la récupère – faute de mieux ? –, non sans quelques équivoques d'ailleurs.

En catholicisme, la théologie systématique est faite de deux entrées, dites aujourd'hui « dogmatique » et « théologie fondamentale », deux entrées irréductiblement *différentes* et *autant requises* l'une que l'autre (d'où la non-réduction à un *intellectus fidei*, tout au moins selon la manière dont on fait jouer l'expression depuis bien-tôt un siècle). C'est probablement parce que le protestantisme est le

¹⁴ Il est probable que, pour Shafique Keshavjee, l'articulation doive se faire de façon plus homogénéisée, mais je ne vois pas comment cela est possible sans une idéologisation subreptice de l'objet théologique (en langage médiéval : le « théologal » non lié à une « vertu humaine », contrairement à la « vertu de religion », « humaine », elle, cf. Thomas d'Aquin, *S. Th.*, IIa IIae, Q. 81ss.).

¹⁵ C'est, bien compris, ce que visait Schleiermacher dans un temps de post-*Aufklärung*, mais aussi, dans une tout autre situation culturelle et donc *mutatis mutandis*, un modèle médiéval comme celui de Thomas d'Aquin, au moins pour le *théologal* et son articulation aux positivités du monde et leurs savoirs.

plus souvent peu au clair sur ce que sont tant la doctrine que, du coup, plus largement, la théologie systématique que cette distinction ou autre équivalent est moins présente (le piège du catholicisme, c'est une autonomisation du dogme, le piège protestant, c'est le biblicisme).

Quant à un décentrement du christianisme, il y en a la présence et la nécessité dès le départ me semble-t-il (on peut sur ce point le contraster de l'islam par exemple), aussi vrai que le christianisme ne constitue pas un champ positif donné – un ensemble de doctrines et de prescriptions – valant *pour lui-même*. Le christianisme est une opération de *déplacement*, articulée au *monde de tous* et en lien avec un Dieu dont la transcendance est *hétérogène* (hétérogène à la nature et ses savoirs, à la société civilo-politique et son organisation, etc.).

Par ailleurs, humainement et intellectuellement, spirituellement aussi, nous n'avons pas à d'abord défendre le christianisme (sur le mode des idéologues des partis marxistes d'antan ou des fanatiques de l'islam, qu'on somme par ailleurs de s'expliquer sur tel ou tel point de leur tradition, le *djad* ou l'articulation *charia*/droit public par exemple)¹⁶, mais à nous expliquer quant à ses forces et à ses faiblesses. Et ce, non d'abord pour satisfaire aux vœux de la société globale et de ses exigences propres, mais parce que c'est demandé par le christianisme même. Au nom de la vérité dont il entend ou prétend être le porteur.

Voilà pour quelques points à mon sens en jeu. Et quelques mises en perspective qui me tiennent à cœur. Des points ici sélectionnés, et qui peuvent en outre, chacun, être repris et approfondis. Comme dit dans le titre : « pour aller plus loin ».